

Ailleurs elle fait ressortir un frappant contraste entre la fragilité humaine et la permanence de la matière—une circonstance insignifiante lui en fournit l'occasion :

Sur la console en bois de chêne
Plein de mille biblots,
Les doigts blancs de la chatelaine
Avaient posé les deux magots.

Leur bouche allait jusqu'aux oreilles,
Tant ils riaient fort tous les deux ;
Et l'enfant aux tresses vermeilles
En passant riait avec eux.

Chaque soir le long des charmillles
On voyait sous les dômes ombreux,
Beaux cavaliers et jeunes filles
S'en aller couple amoureux.

Et pendant les fêtes splendides
Devant les dames, les bijoux.
Les nains aux visages stupides
Riaient toujours comme des fous.

Mais, hélas ! un jour sonna l'heure
Où tout le pays fut en deuil !
La mort entrant dans la demeure,
Mit la chatelaine au cercueil.

Sa blanche paupière abaissée,
Voilà pour toujours ses beaux yeux.
On la porta calme et glacée
Dans le tombeau de ses aïeux.

Le manoir resta solitaire
Les grands volets furent bien clos,
Et les arbres avec mystère
Se couvrirent de leurs rameaux.

Pourtant, sur la haute console
Laissant fuir la nuit et les jours,
Enivrés d'une gaieté folle,
Les deux magots riaient toujours.

C'est avec raison qu'on a dit qu'elle avait donné plus qu'elle n'avait reçu car si elle admirait beaucoup les conceptions gigantesques et le lyrisme éblouissant de Victor Hugo, son poète favori, elle recevait ses inspirations d'ailleurs et de plus haut.

Ses sympathies pour l'infortune ont fait vibrer au fond de son âme des notes

d'une touchante harmonie et d'une profonde tristesse ; malgré les abondantes citations déjà faites, les lecteurs du journal me sauront gré de céder au plaisir de leur en donner encore une ou deux qui trahissent la nature sensible et sympathique de l'auteur pour ses soeurs plus faibles et moins bien entourées :

J'ai vu dans la fange jaunâtre,
Au bord du trottoir ruisselant
Une plume au reflet d'albâtre
Qu'avait perdu un pigeon blanc.

L'oiseau dans son essor rapide
Avait passé devant mes yeux,
Laissant après lui dans le vide
Cette plume au reflet soyeux.

Pendant une courte minute
Dans l'air elle avait palpitée,
Puis avait commencé sa chute
Vers la boue et l'humidité.

Dans sa marche incertaine et lente,
Elle semblait encore chercher
Une protection absente,
Un point auquel se raccrocher.

Mais en vain . . . Sur l'ornière impure
Dans un vague frémissement,
Intacte encore et sans souillure
Elle se posa tristement. . . .

Le cœur s'attendrit et s'épanche
Souvent sans qu'on sache pourquoi ;
L'aspect de cette plume blanche
Me mit dans l'être un vague émoi.

Elle me fit penser aux âmes
Qu'un sort triste et mystérieux,
Abandonne aux chemins infâmes,
Où rampe le vice odieux.

Qui pourrait calculer leur nombre ?
Jusqu'ici nul ne l'a tenté . . .
Et l'on s'étonne, si dans l'ombre
On voit sombrer leur pureté !

Pour les sauver il n'est personne,
Nul ne les tire du borbier ;
La nuit partout les environne
Et l'orgueil les foule du pied !

Elle avait une ambition—Elle rêvait d'être un jour couronnée par l'académie